

Il y a près de deux ans maintenant, un jeune homme de dix-huit ans, Lionel Hart,—deux noms bien anglais, n'est-ce pas ?—français de langue et de cœur, apprenant qu'on se battait au Tonquin, résolu de prendre les armes et d'aller faire le coup de feu là-bas.

Ne pouvant entrer dans l'armée, à titre français, il s'engagea au deuxième régiment étranger, qui se rendait à Formose.

A Kelung, au plus fort d'une bataille, Hart, nommé caporal depuis quelques jours, tombe gravement blessé à la main. Il se relève, reprend son fusil, et malgré l'ordre de son chef, le brave garçon refuse de se retirer et continue à avancer tant qu'on se bat autour de lui.

Cité à l'ordre du jour, il accompagne son régiment au Tonquin. Chaque bataille lui vaut une citation, il est nommé sergent-fourrier et proposé pour la médaille militaire. Tout cela en dix-huit mois. Il n'a pas vingt ans.

Voici un passage de la lettre qu'il écrivait à sa mère à cette occasion :

Phu-Tcho-Quan, ce 20 août 1885, jendi soir.

Ma chère maman,

J'ai passé sergent-fourrier à la compagnie, voilà une bonne nouvelle qui vous rendra heureuse. Le but est presque atteint. La médaille militaire après celle du Tonquin me comblerait. Figurez-vous votre Lionel avec ses galons de sergent et ses baguettes de fourrier sur les bras, la médaille militaire et celle du Tonquin sur la poitrine. Comme je serai fier de vous offrir tout ça, et bientôt.

Quand je rentrerai en France, je veux être à vous pendant trois mois entiers, puis près de vous dans le régiment d'Aix, pendant le reste de mes cinq ans et si les galons d'officier viennent, ce sera toute la vie.

Me voilà sous-officier, double pas franchi difficilement, mais sûrement, au prix de souffrances, d'efforts, de privations et de fatigues. Les notes qui accompagnent ma nomination sont la récompense de tout ce que j'ai souffert.

Le brave cœur ! le bon fils ! le vaillant soldat ! quel Français ! quelle énergie !

Hélas ! tous ces rêves d'avenir, d'avancement, de bonheur... tout est évanoui.

Lionel Hart est mort il y a deux mois, et sa mère est seule.

* * *

Notre ami Chartrand, aujourd'hui lieutenant a, comme Hart et avant lui, obéi à ce sentiment, à cette attraction irrésistible qui le poussait vers la France.

Il a lutté les mêmes luttes, il a souffert les mêmes souffrances, éprouvé les mêmes misères, mais sa robuste constitution a résisté au climat, aux fièvres, aux maladies, et Dieu a protégé sa poitrine contre les balles ennemies.

C'est ainsi que deux hommes, nés à trois mille lieues de distance, vivant dans deux colonies fondées par la France, éprouvaient les mêmes sentiments d'admiration et de dévouement pour notre mère-patrie.

Hart était né Anglais, mais il avait appris à connaître la France, et, comme tous ceux qui la connaissent, il l'aimait avec passion.

Il l'a prouvé en combattant pour elle et en lui donnant sa vie.

Deux mots étaient sur ses lèvres en rendant le dernier soupir : Mère ! France !

Saluons tous cette tombe.

* * *

Sur dix journaux que je reçois de France chaque semaine, il y en a juste deux fois cinq qui demandent toujours que l'on balaie le ministère en bloc, composé, d'après eux, de gens incapables ou tarés.

Je suis ces attaques quotidiennes avec intérêt—comme en beaucoup d'autres circonstances,—je me reporte vers le passé pour étudier ce qu'ont fait nos devanciers, avant de me faire une opinion sur les choses actuelles.

Il est entendu que tous les ministres républicains sont des crétins, des ânes bâtés, et qu'il faut les changer au plus vite.

Par qui ? par d'autres.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on traite ainsi les ministres.

En 1825, Chateaubriand, pair de France, parlait des ministres de son temps, tous royalistes et légitimistes, d'une façon tout aussi irrévérencieuse et demandait leur remplacement.

Voici ses propres paroles :

« Qui pourrait, direz-vous, remplacer les ministres du moment ?

« Je réponds : tout le monde.

« Ne voulez-vous pas choisir parmi les talents signalés et les supériorités aimées ?

« Eh bien ! outre ces capacités reconnues dans les Chambres et hors des Chambres, il y a cent hommes de sens et de jugement infiniment supérieurs aux membres actuels du Conseil, et qui conduiraient cent fois mieux la monarchie. »

Vous voyez que c'est toujours la même chose. Il faut donc en conclure que les ministres forment une caste spéciale, sans tête et sans cœur. Ce qui pourrait bien être.

Cependant, une chose m'embarrasse.

Les ministères changent si souvent dans tous les pays, que si cela continue, tout homme vacciné et sachant un peu lire et beaucoup intriguer, sera sûr d'avoir son tour, et il en résultera naturellement que personne ne pourra plus crier contre les ministres, presque tout le monde l'aura été.

Notez bien que je n'ai parlé que de la France et que jamais je ne me suis permis de dire que nos ministres, à nous, mériteraient les épithètes qu'on lance à la tête des malheureux qui siègent au bout du pont de la Concorde, à Paris.

Oh ! jamais !

* * *

Les Orangistes s'amuse, le serpent relève la tête et mord quand il trouve une proie facile.

Après avoir commis une foule de mauvais coups à Terre-Neuve, voici qu'ils viennent d'attaquer l'église de Glasgow, où les fidèles étaient rassemblés. Le curé ayant fait barricader la porte à leur approche, les bandits se sont contentés de briser toutes les vitres à coups de pierres.

Et voilà des gens qui viennent chaque année présenter au Parlement du Canada un bill leur accordant les privilèges accordés aux sociétés religieuses !

Quelqu'un me disait dernièrement que je parlais des Orangistes avec trop de fiel, et qu'en fin de compte ils n'étaient pas aussi mauvais que je les représentais.

Eh, mais ! il me semble que ceci est une nouvelle réponse à cette observation, et je ne crois pas que mon contradicteur puisse nier les faits que le télégraphe nous annonce.

Pas mauvais, des gens qui veulent nous tuer parce que nous avons conservé notre religion et que nous n'en voulons pas changer !

Que faut-il donc faire alors pour mériter l'épithète ?

* * *

Deux éphémérides :

Il y aura mardi prochain, soixante-douze ans que Louis XVIII, ramené en France, par les armées étrangères, fit son entrée dans Paris, événement qui ne semble pas avoir été vu d'un bon œil par tout le monde.

Le prince de Metternich, dit à ce sujet :

Le 4 mai 1814, le roi Louis XVIII fit son entrée à Paris. Je m'étais placé avec le prince Schwarzenberg à une fenêtre dans la rue Montmartre pour voir passer le cortège. Ce spectacle fit sur moi une impression pénible. Entre l'air sombre des soldats de la garde impériale qui précédaient et suivaient la voiture du roi, et l'air aimable que celui-ci s'était efforcé de prendre, il y avait un contraste qui semblait être l'image fidèle de ce qui se passait alors dans l'âme de la population. L'attitude de la foule dans les rues complétait cette image. Les sentiments les plus opposés se lisaient sur les visages ; ils éclataient dans le cri de : Vive le Roi ! poussés par les royalistes, et ne se révélaient pas moins dans le morne silence des ennemis de la royauté. Je trouvais presque que le roi s'était trop hâté de répondre par ses saluts à des manifestations aussi opposées.

Sept ans et un jour plus tard, le 5 mai 1821, Napoléon mourait sur le rocher de Sainte-Hélène.

Pour la première fois depuis trente ans, l'Europe ne trembla plus et Louis XVIII respira à l'aise aux Tuileries.

LÉON LEDIEU.

Une épitaphe qui irait très bien à certains conseillers municipaux :

Ci-git un conseiller municipal,
Qui fit du bien et du mal,
Le mal qu'il fit, il le fit bien,
Le bien qu'il fit, il le fit mal.

LES GRÈVES AUX ÉTATS-UNIS.

(Voir gravures)

Les grèves des chemins de fer aux États-Unis continuent dans des proportions singulièrement inquiétantes d'autant plus que les chances d'une solution semblent plus éloignée que jamais.

L'épisode le plus violent des grèves du Sud-Ouest a eu lieu à East Saint Louis (Illinois), où huit agents du shérif ont tiré une cinquantaine de coups de feu sur des groupes de grévistes qui voulaient empêcher le départ d'un convoi, et ont tué six personnes, dont une femme. Les agents s'étaient retirés au poste de police du 3e district après la dispersion de la foule, un ordre relatif s'est rétabli. Mais le soir le feu a pris à un wagon au milieu d'un train stationné sur la voie près de la gare de la ligne Louisville and Nashville. Des troupes et des pompes sont promptement arrivées sur les lieux, et le feu a été limité au wagon où il s'était déclaré, non toutefois sans que les tuyaux des pompes eussent été coupés et mis hors d'usage. Presque au même instant, des flammes ont apparu dans la direction des ateliers de la Clair Short Line, à un demi mille environ au sud est du premier point. La foule s'est précipitée de ce côté et trouvé plusieurs wagons en feu. A minuit, un troisième incendie a éclaté dans le magasin à l'huile de la même ligne, et tout le bâtiment a été réduit en cendres. Enfin une quatrième et une cinquième conflagrations ont détruit à peu de distance un chantier de bois et une douzaine de wagons. Les pompiers ont été partout impuissants, des grévistes et des gens de toute sorte les empêchant d'approcher.

La population a passé toute la nuit sur pied, dans une anxiété facile à comprendre, ne sachant pas où s'arrêterait la destruction. Cependant un certain nombre de compagnies de milice, arrivées dans la soirée de différents points de l'Illinois et comprenant environ 300 hommes, se sont portées par détachements sur les points exposés, et ont restreint les dégâts. On estime qu'une cinquantaine de wagons, dont la moitié environ étaient chargés de marchandises, ont été brûlés, sans compter le chantier de bois et le magasin d'huile. On pense que les ateliers et les remises des locomotives ont été sauvés par la présence des troupes.

Suivant les dépêches, la milice seule peut être employée utilement pour réprimer ou prévenir les désordres. On fait peser une grave responsabilité sur le gouverneur Oglesby, de l'Illinois, qui, dit-on, non sans raison probablement, aurait prévenu ces événements s'il avait envoyé des troupes de l'Etat sur les lieux quand, il y a plusieurs jours déjà, il en a été sollicité.

CONTRE LES CORRECTIONS CORPORELLES

Un jour, un abbé renommé par sa piété s'entretenait avec saint Anselme de leur état et de la difficulté de discipliner les enfants élevés au monastère.

—Ils sont pervers et incorrigibles, disait-il ; cependant, nous ne cessons de les battre, et ils deviennent toujours pires.

—Vous ne cessez de les battre ? dit Anselme. Et quand ils sont adultes, que deviennent-ils ?

—Hébétés et brutes, répondit l'abbé.

—Que diriez-vous, reprit Anselme, si, ayant planté dans votre jardin un arbre, vous le comprimiez ensuite de manière à l'empêcher de déployer ses rameaux ? Ces enfants vous ont été donnés pour qu'ils croissent et se fortifient, et vous les tenez dans une si rude contrainte que leurs pensées s'accumulent dans leur sein et n'y prennent que des formes vicieuses et tourmentées. Nulle part autour d'eux la charité, ni la piété, ni l'amour ; dans leur âme irritée croissent la haine, la révolte et l'envie. Ne sont-ce pas des hommes, pourtant ? Leur nature n'est-elle pas la vôtre, et voudriez-vous qu'on vous fit ce que vous leur faites ? Vous les battez. Mais est-ce seulement en battant l'or et l'argent que l'artiste en forme une belle statue.